

Alors que, par-delà le fleuve, le Mal se répandra,
Alors, enfin, l'Enfant naîtra.
Réunir les mondes et rétablir l'harmonie,
Tel est le destin de l'Enfant de la Prophétie.

Alors que tout espoir semblera perdu,
Alors, enfin, l'Enfant nous sera rendu.
Ramener la lumière et la vie,
Tel est le destin de l'Enfant de la Prophétie.

Extrait du livre des Prophéties du Peuple des Sources.

EXTRAIT

EXTRAIT

PROLOGUE

Le ciel s'assombrit brutalement, envahi par d'immenses nuages noirs aux teintes menaçantes. Ils enflaient dans les cieux en volutes grandissantes, masquant la lune et les étoiles. Toute leur quitta les champs de blé doré, tout éclat disparut des ruisseaux aux ondes claires. Les ténèbres se répandaient en une brume opaque et glaçante. L'air vibrait, tendu et incertain.

Un éclair éblouissant déchira la voûte céleste et le tonnerre gronda en un roulement sourd. Des nuées d'oiseaux aux ailes sombres s'élevèrent de la cime des plus hauts arbres en un sinistre ballet croissant.

La colère de la Grande Invocatrice se répercutait aux quatre coins du Royaume d'Orion. Dans son palais de glace et de feu, la plus puissante des Créatures hurlait de rage. Elle virevoltait en une danse infernale, les traits révulsés par un rictus féroce. De hautes flammes rougeoyantes flamboyaient autour d'elle, attisées par sa haine et son courroux.

D'une violente décharge mentale, elle envoya le prophète s'écraser contre un mur gelé. Sa voix furieuse emplît l'espace, stridente et douloureuse, écho de l'orage qui s'abattait sur son empire :

« Cette enfant aurait dû mourir avec ses parents ! Comment a-t-elle pu m'échapper ? Jamais une simple humaine ne pourra me détrôner ! Vous vous égarez, mon cher prophète... »

Le pauvre homme rampa jusqu'à la grande reine déchaînée et murmura des excuses tremblantes. Des haillons brûlés pendaient misérablement le long de ses membres décharnés. Alors qu'il

récitait des prières et des invocations caressantes pour apaiser la souveraine embrasée, des larmes amères ruisselaient sur ses joues tuméfiées. Ses yeux sombres ne reflétaient que souffrance et désespoir. Toute aspiration, toute espérance, toute humanité avaient depuis longtemps quitté son regard. La torture et l'horreur avaient fait de lui un animal craintif, esclave de la peur et de la douleur.

La Créature nébuleuse enfla en tourbillons argentés et intima le silence au minuscule être servile qui chancelait sur le sol brûlant. Baignée par la pâle lueur d'une lune renaissante, elle s'élevait vers le dôme glacé de son palais, appelant dans un hurlement sourd le capitaine de ses troupes Yarrs.

Un mugissement lointain lui répondit, puis il apparut face à elle, colossal et cauchemardesque. Ses épais membres bruns se fléchirent en une révérence disgracieuse. La Grande Invocatrice se déploya autour de lui en volutes cristallines et transmit ses ordres :

« La fille du prince Acmar est encore en vie. Elle aurait hérité de la misérable condition humaine de sa mère. Tuez tous ceux qui s'aventureront sur la rive est, mais tirez-en d'abord le maximum d'informations. Je veux la dépouille de cette fillette avant la prochaine cérémonie de l'alignement ! »

L'horrible capitaine dressa son museau humide vers la reine scintillante qui ondulait au-dessus de lui en une danse bleutée. Sa crinière sombre fut parcourue par un intense frisson de satisfaction à l'idée du sang qu'il allait répandre et des âmes humaines dont il allait pouvoir se repaître. Il rejeta en arrière son énorme tête menaçante et sonna le rassemblement de ses troupes en un long rugissement ténébreux. Un air fumant et vicié s'échappa de ses naseaux dilatés lorsqu'il se retira avec révérence, le sol glacé du palais impérial se fissurant sous ses sabots tonnants.

Chapitre 1

Les hautes herbes frémissaient sous la caresse d'une brise fraîche. L'horizon rougissait tandis que les premières lueurs de l'aube se reflétaient sur les eaux calmes de Tiüana Tiche, la grande rivière d'émeraude. Elle prenait sa source un peu plus au nord, au cœur de pics enneigés, puis traversait une vaste forêt de pins avant de s'étendre en longs méandres à travers des plaines riches et verdoyantes. À cette époque de l'année, elle semblait rejoindre le soleil levant à l'horizon ; ses flots miroitants se fondant aux premiers rayons de l'astre.

Un rapace majestueux planait dans les airs limpides. Ses cris perçants déchiraient le silence de ce jour naissant. Il fut bientôt rejoint dans sa danse aérienne par des dizaines d'autres oiseaux de proie qui tournoyaient en cercles de plus en plus étroits dans les cieux rougissants.

Leur présence si matinale ne pouvait qu'annoncer le retour du groupe de chasseurs parti quelques jours plus tôt. Naïma guettait leur arrivée depuis plusieurs heures. Elle avait passé la nuit au sommet du mont Güana qui surplombait tout le territoire de son peuple. Bondissant de joie, la jeune fille étouffa d'une poignée de terre les dernières braises de son feu mourant et se précipita sur l'étroit sentier rocailleux qui longeait les flancs de la petite montagne.

Le soleil s'élevait dans le ciel. Naïma sentait la sueur ruisseler le long de son dos nu et la soif l'envahir peu à peu. Cependant, elle ne ralentit pas sa course ; elle voulait être la

première à annoncer aux villageois le retour des chasseurs. Elle rêvait déjà du festin qui aurait lieu le soir même, des danses, des chants et des contes qui se raconteraient autour du feu. La grande chasse d'été était d'une importance capitale ; la viande séchée étant leur source principale de nourriture en hiver, assurant leur survie durant les longs mois froids et sombres. Plus la chasse aurait été fructueuse et plus la fête serait grande. Naïma sentait l'impatience et la joie la gagner un peu plus à chaque foulée.

Les herbes jaunies de la plaine fouettaient ses membres nus. Des insectes s'envolaient sur son passage et les chiens de prairie rythmaient son avancée de leurs cris stridents. Le sang martelait ses tempes et ses muscles la faisaient un peu plus souffrir à chaque enjambée. Bientôt, le souffle lui manqua. Naïma se résigna à une pause et s'écroula sur le sol, le visage tourné vers le ciel...

Jamais elle n'avait été douée pour la course, ni d'ailleurs pour tout ce qui requérait de l'endurance ou un minimum de force physique. Lors de la précédente réunion d'été, elle était arrivée dernière à toutes les épreuves. On avait dû aller la repêcher lors de la traversée du fleuve, elle s'était écroulée dès le premier assaut de son adversaire de lutte et s'était fait traîner sur plusieurs mètres par un poulain durant l'épreuve de dressage... Tous ces exploits lui valaient bien des moqueries de la part des autres jeunes du village. Mais cela ne lui importait guère ; elle les évitait la plupart du temps et, une fois ses tâches journalières accomplies, elle aimait partir se promener seule à travers la plaine, observant les animaux qui l'habitaient et apprenant à décrypter leurs comportements.

Naïma connaissait particulièrement bien les primates et pouvait passer des heures entières à les observer. Elle savait distinguer chaque individu, en avait vu naître plusieurs et

mourir plus d'un. Elle s'était attachée à une famille de grands singes qui vivait sur les flancs du mont Güana. Au fil des ans, ils s'étaient habitués à sa présence et les mères n'hésitaient plus à laisser leurs petits jouer autour d'elle.

Alors que la plupart des singes adultes se contentaient de l'ignorer, une femelle lui témoignait une attention particulière que Naïma n'osait prendre pour de l'affection. Le premier contact physique qu'elle avait eu avec elle l'avait profondément émue. Aujourd'hui encore, quand elle se remémorait la scène, un léger frisson la parcourait.

Cela avait eu lieu lors de l'automne précédent. Naïma était adossée contre le tronc d'un vieil arbre et s'était assoupie en observant un groupe de grands singes en train de se quereller pour la possession d'une mangue. Elle avait été tirée de son léger sommeil par la caresse d'un souffle chaud sur son visage. En ouvrant les yeux, elle avait rencontré pour la première fois le regard brillant et profond de Jocko. La jeune femelle s'était installée auprès de Naïma et seuls quelques centimètres séparaient leurs deux faces. Ce bref échange n'avait duré que quelques secondes, mais il avait suffi pour la plonger dans un état qui lui était demeuré jusque-là inconnu. Elle s'était sentie basculer dans un autre monde, un monde sauvage et immatériel. Un monde semblable à celui de l'enfance, le monde préconceptuel des sensations. Durant ce court instant, elle avait fait l'expérience de la complétude, de l'unité retrouvée. Elle avait vécu un moment d'extase, un moment de calme intérieur et de plénitude totale.

C'était en effleurant du bout des doigts la joue de Naïma que le primate l'avait sortie de cette transe. Le contact surprenant de sa peau fraîche et rugueuse contre la sienne avait ramené la jeune fille à la réalité. Quelque chose s'était produit, il y avait eu un échange. Quelle en était la nature ? Comment et pourquoi cela

était arrivé ? Naïma n'en avait aucune idée. Elle savait seulement que quelque chose s'était modifié en elle et qu'un lien invisible et incompréhensible l'unissait désormais à l'animal.

Alors que Naïma, allongée dans l'herbe sèche, un brin jauni à la bouche, tentait de se replonger dans cet instant étrange et merveilleux, l'odeur caractéristique d'un feu de rassemblement vint lui chatouiller les narines. Elle bondit. Elle s'était arrêtée bien plus longtemps qu'elle ne l'avait souhaité, se laissant une fois de plus emporter par son esprit rêveur et vagabond. Le soleil avait progressé dans sa course à travers le ciel ; plus d'une heure avait dû s'écouler... Les chasseurs avaient certainement déjà rejoint le village...

En reprenant son chemin, Naïma se maudissait intérieurement. Non seulement elle avait raté leur entrée triomphale, mais elle allait, en plus, devoir affronter les reproches des femmes qui avaient dû effectuer ses propres corvées matinales. Elle sentait déjà peser sur elle leurs soupirs désespérés et leurs regards désapprobateurs. Il lui semblait déjà entendre leurs critiques et leurs propos accusateurs résonner douloureusement à ses oreilles. Une bonne à rien. Une incapable. Une sale petite paresseuse. Un poids pour tout le village.

Naïma subissait ces mots durs et ces qualificatifs tous plus dégradants les uns que les autres depuis bien des années. Cependant, ils la blessaient toujours autant. Elle essayait bien de se rendre utile ; comme aujourd'hui, par exemple, en portant la nouvelle du retour des chasseurs. Mais chacune de ses tentatives échouait, si elle ne tournait pas au désastre.

Naïma avançait d'un pas lent et traînant, poussant du bout du pied un petit caillou d'une rotondité parfaite. Finalement, elle n'était plus du tout pressée d'atteindre le village.

Elle finit pourtant par apercevoir les premières huttes. Ces hautes demeures étaient constituées de peaux d'animaux tendues et cousues les unes aux autres. Elles protégeaient leurs habitants des rigueurs de l'hiver et conservaient la précieuse chaleur du foyer. Elles étaient toutes différentes, la plupart arborant des couleurs chatoyantes. Les plus colorées appartenaient aux familles les plus riches. La plus impressionnante était assurément celle d'Aïwan, le chef du village. Elle se dressait majestueusement au centre du cercle formé par le campement et dominait toutes les autres en hauteur et en beauté. Un noir d'ébène y venait contraster mille nuances de rouge et un ocre étincelant. Les autres huttes étaient disposées en cercles concentriques de sorte que, de loin, on distinguait un îlot multicolore perdu au milieu de la plaine. Cette vision avait toujours ravi Naïma et elle ne put s'empêcher d'admirer une fois de plus la splendeur de son village. Un léger sourire parut s'esquisser sur ses lèvres et elle reprit son chemin d'un pas plus assuré.

Au fil de son approche, un sentiment étrange l'envahit. Quelque chose n'allait pas. Elle sentait qu'un indice l'avertissait d'un événement important sans toutefois parvenir à l'identifier. Comme si son corps et ses sens agissaient de leur propre chef, indépendamment de sa raison. Et soudain, elle comprit. Le silence ! Voilà ce qui était anormal et qui l'avait alertée ! Aucun cri d'enfant. Aucun chant. Aucun tambour ne retentissait pour fêter le retour des chasseurs. Son inquiétude grandit et elle parcourut les derniers mètres aussi vite qu'elle le put.

À l'entrée du village, elle percuta de plein fouet une femme portant un grand récipient fumant. Cette dernière se hâta de reprendre son chemin, sans même un regard méprisant pour la jeune imprudente. Quelque chose n'allait vraiment pas...

Naïma se faufila entre les tentes et finit par atteindre le lieu de rassemblement qui s'étendait entre la hutte du chef et le

premier cercle d'habitations. Tout le village était réuni ici, dans un silence effrayant que seuls quelques sanglots étouffés venaient rompre. Les visages étaient tendus et crispés. Les mères affolées attiraient contre elles leurs plus petits et les entouraient de bras tremblants. Les hommes serraient les poings et contractaient la mâchoire. On commença à échanger des murmures effrayés puis des pleurs vinrent déchirer le silence. Des cris retentirent qui se transformèrent en lamentations infinies. Où qu'elle dirigeât son regard, Naïma ne rencontrait que peur, haine, colère et affliction.

Des petits groupes quittaient peu à peu l'assemblée et les membres les plus importants du village pénétraient un à un sous la hutte d'Aïwan, leur chef à tous. La jeune fille sentait que quelque chose de grave s'était produit mais, dans son peuple, on tenait les enfants soigneusement éloignés de toutes les affaires publiques et politiques. Aussi, les bribes de conversations qu'elle parvint à surprendre ne lui rendirent la situation que plus obscure. Il y était question d'attaques de Yarrs, de frontières en mouvement et de personnages dont elle n'avait jamais entendu les noms.

Naïma chercha en vain un visage amical parmi l'assemblée mais tous l'ignoraient et ne semblaient nullement préoccupés par son incompréhension et son inquiétude. Elle ne s'attarda pas davantage et rejoignit la hutte de la vieille Zelma chez qui elle vivait depuis des années.

C'était l'une des habitations les moins ornées du campement. Elle était constituée de vieilles peaux tannées maintes fois rapiécées et les intempéries de l'hiver précédent avaient emporté dans leur sillage les dernières traces d'une antique coloration. Cependant, Naïma s'y sentait en sécurité. C'était tout ce qui, pour elle, pouvait s'apparenter à un foyer.

Elle souleva le drap tressé qui servait de porte et pénétra dans ce lieu calme et familier. Ses yeux mirent quelques secondes à s'habituer à la pénombre environnante puis elle distingua Zelma qui broyait des herbes, assise en tailleur. C'était une petite femme ridée et courbée que les âges avaient usée et enrichie. Elle était presque aveugle et quasiment sourde, mais nul ne savait mieux lire les âmes et sonder les cœurs. Elle connaissait les plantes qui soignent et les baies qui tuent. Elle communiait avec la nature et communiquait avec les animaux. Tous la respectaient et recherchaient ses conseils.

Naïma s'assit auprès d'elle et observa ses vieilles mains manier le pilon. Malgré toutes les interrogations qui lui occupaient l'esprit, elle garda le silence. Zelma ne répondait jamais aux questions. Elle parlait d'ailleurs très peu et, les rares fois où elle prenait la parole, elle s'exprimait sous forme de sentences énigmatiques. Sa seule présence suffit à apaiser Naïma.

La jeune fille rejeta la tête en arrière et parcourut leur habitation du regard. Des herbes de toutes sortes étaient suspendues au sommet de la hutte, formant un plafond végétal aux effluves capiteux. Chaque plante avait des propriétés spécifiques que Naïma avait assimilées, sans même s'en rendre compte, au contact de la vieille femme. En infusion, l'une apaisait les rhumatismes tandis que saupoudrée sur la peau d'un nourrisson elle le protégeait des infections. Une autre aidait à lutter contre la toux, une autre encore débarrassait les chevaux de leurs parasites externes.

Sous la menthe et le thym se trouvaient les couches des deux femmes. Il s'agissait de simples tapis de fougères et de mousse sur lesquels étaient étendues deux fourrures de léopards, seules richesses matérielles de la demeure.

À l'opposé, une étagère constituait l'unique mobilier de la hutte. Des pots d'onguents et de remèdes y étaient soigneusement

disposés selon un ordre dont Naïma n'avait jamais réussi à percer le mystère. Plus petite, pour taquiner la vieille femme, elle s'amusait à en modifier l'agencement. Zelma finissait toujours par s'en rendre compte et, bougonnant, elle rendait sa place exacte à chaque bocal.

De l'étagère, le regard de la jeune fille tomba sur le seau qui leur servait de sanitaires. Elle aurait dû le vider depuis des heures. Heureusement, le parfum des herbes masquait toute odeur nauséabonde. Naïma se leva sans bruit, saisit l'anse du seau, sortit discrètement et prit le chemin de la fosse commune.

Celle-ci se situait à bonne distance du village. C'était un immense trou dans lequel on déversait toutes les ordures du clan. Dès qu'il était rempli, on le recouvrait de chaux et d'autres minéraux, puis on en creusait un nouveau. Cette méthode permettait de garder un lieu de vie sain tout en fertilisant de futures terres agricoles.

Sur le chemin du retour, Naïma aperçut un groupe de femmes qui venaient vers elle, se rendant elles aussi à la fosse. Elles discutaient vivement. L'une d'elles paraissait particulièrement agitée et parlait d'une voix forte en ponctuant ses propos de gestes éloquents.

La jeune fille sentit approcher l'heure des remontrances du fait de son absence inexplicée lors de la cueillette matinale et du cours de tissage. Elle aurait pu rebrousser chemin et emprunter l'autre embranchement qui menait lui aussi au village, mais elle savait que, tôt ou tard, il lui faudrait affronter cet instant difficile. Aussi, elle se résigna et continua à avancer vers son châtement.

Lorsqu'elle arriva à hauteur du groupe, les femmes se turent et la saluèrent d'un léger mouvement de la tête, aucune ne lui accordant le moindre regard. Naïma, surprise et soulagée, sentit les battements de son cœur reprendre un rythme normal. Les

événements tragiques de la matinée avaient certainement occulté son absence. Elle s'en réjouit un moment, jusqu'à ce que lui reviennent à l'esprit les pleurs de désespoir et les visages horrifiés. Ce qui venait de se produire était assurément très grave... Jamais encore Naïma n'avait vu le village ainsi transformé. Dans l'air vibrant régnait une tension presque palpable. Le malheur semblait s'être soudain abattu sur eux, tel un oiseau de proie sur sa victime. La peur et la colère tissaient leur toile de hutte en hutte, se reflétant en flammes étincelantes dans les yeux enragés des hommes et les regards inquiets des mères.

Alors que son esprit était emporté dans un tourbillon d'hypothèses effrayantes et de conjectures délirantes, Naïma aperçut une fillette qui courait vers elle, agitant ses petits bras hâlés au-dessus de sa tête et l'appelant d'une voix anxieuse. C'était Lounïa. Elle arrivait du village.

Alarmée, Naïma accéléra le pas. La mère de la petite attendait un autre enfant. Cependant, elle ne pouvait pas être déjà arrivée au terme de sa grossesse... Si le bébé naissait aujourd'hui, il aurait plus d'une lune d'avance, c'était beaucoup trop tôt !

En quelques enjambées, elle rejoignit la fillette qui confirma aussitôt ses craintes. Sa mère venait d'être transportée sous la hutte de Zeïma.

Un petit groupe anxieux s'était réuni à l'extérieur de la tente de la vieille guérisseuse. Le père faisait les cent pas, frottant nerveusement ses mains tremblantes. Une jeune femme au regard tourmenté saisit Lounïa et l'attira contre elle en un geste protecteur. Naïma ne s'attarda pas parmi eux et pénétra sous l'abri de peaux.

Dans un grand récipient, de l'eau commençait à frémir, chauffée par les hautes flammes d'un feu crépitant. Naïma

choisit quelques herbes séchées et les y versa en une fine pluie multicolore.

Non loin du foyer lumineux, la vieille Zelma, accroupie sur le sol de terre battue, passait un linge humide sur le visage ruisselant de sueur d'une femme haletante.

Les traits de la future mère étaient crispés en une douloureuse grimace. Un râle d'angoisse et de souffrance s'échappait par intermittence de ses lèvres entrouvertes. Naïma croisa le regard ferme et profond de Zelma et elle comprit immédiatement que quelque chose n'allait pas.

La jeune fille vint se placer aux pieds de leur patiente. Sa tunique était relevée. Ses jambes tremblaient sous les effets conjugués de l'effort, de la peur et de la douleur. Naïma engagea un doigt expert dans l'humidité de son entre-jambes déjà dilaté. À sa grande stupéfaction, elle rencontra immédiatement une surface douce et chaude. Le bébé arrivait ! Mais depuis combien de temps était-il bloqué dans cette position ?

Son cœur s'affola. Elle chercha désespérément le regard de la vieille guérisseuse. Celle-ci lui indiqua du menton une lourde pince de fer. En un bond, Naïma s'en saisit et la laissa tomber dans l'eau bouillonnante. Elle la récupéra précautionneusement et la déposa sur un linge propre qu'elle plaça entre les jambes de la malheureuse femme tremblante.

Ses tempes palpaient. Jamais encore elle n'avait pratiqué cette intervention. Cependant, Zelma semblait décidée à ce qu'elle mette au monde elle-même cet enfant et ce n'était certainement pas le moment de discuter.

Tandis que la future mère poussait de plus belle, Naïma glissa deux doigts sous la tête du bébé qu'elle entourait des petites plaques d'acier. Quand elle fut certaine de sa prise, elle tira avec douceur et fermeté. Le haut du crâne apparut et Naïma sentit des larmes rouler le long de ses joues brûlantes tandis qu'un

incroyable sentiment d'exaltation lui envahissait le cœur. Les yeux parurent, puis le nez, la bouche... À présent, tout s'accélérait. Mais cette teinte bleutée... Le cordon... Il était enroulé autour du cou du bébé... Voilà ce qui avait freiné son avancée vers la lumière ! Naïma se saisit des épais ciseaux que lui présentait Zelma. Elle coupa le cordon et le petit être glissa dans ses mains tendues.

Aucun son ne s'échappait de ses petites lèvres bleues. Naïma lui tapota le dos et lui insuffla de l'air comme elle avait vu Zelma si souvent le faire. Mais il restait muet et immobile, mort avant même d'avoir poussé son premier cri.

Naïma sentit ses jambes se dérober sous elle tandis que le long sanglot de désespoir de la mère résonnait en son cœur de femme.

Zelma lui enleva délicatement le nourrisson des bras et la poussa à reprendre sa place aux pieds de leur patiente. En effet, le calvaire de cette dernière n'était pas encore terminé. De violentes contractions la secouaient à nouveau. La souffrance s'ajoutant à la souffrance.

Un crâne luisant apparut. Naïma eut à peine le temps d'avancer les mains pour recevoir le nouveau-né. Elle le déposa sur le linge taché de sang et sectionna le cordon ombilical. Un vagissement rauque déchira l'air et un pâle sourire éclaira le visage épuisé de la mère.

Le nourrisson, propre et frais, reposait sur le sein maternel. Le père avait passé un bras sous la nuque moite de sa femme et contemplait la scène avec béatitude. Auprès de lui se tenait la petite Lounia, les yeux étincelant d'un émerveillement enfantin.

Cette scène paisible ne semblait refléter qu'amour et bonheur. Or les trois femmes savaient que le danger rôdait toujours autour de la hutte.

La jeune mère perdait en effet encore beaucoup de sang. Zelma et Naïma n'avaient pas eu besoin de lui faire part de leurs craintes. Son instinct l'avait avertie que quelque chose n'allait pas. Elle était très affaiblie et semblait peu à peu dans une somnolence alarmante. La vieille guérisseuse ne pouvait plus rien faire pour elle. Lorsqu'une femme saignait de l'intérieur, aucune herbe ne pouvait la sauver...

Sentant la mort approcher, elle caressa les joues barbues de son mari, puis attira contre elle son aînée. Elle l'embrassa sur le front dans une longue étreinte. Ses mains se firent plus molles. Son bras gauche glissa lentement le long du dos de la petite Lounïa avant de retomber dans un bruit mat sur la fourrure qui lui servait de couche.

Le père poussa un hurlement animal et s'écroula sur la mère de ses enfants en un sanglot vibrant.

Naïma prit dans ses bras le nouveau-né et saisit par la main la petite fille au regard apeuré. Sa tête tournait en un vertige infini. Sa vision s'était brouillée et son cœur se serrait sous l'effet d'une douleur froide et aiguë. Comment la vie pouvait-elle être aussi cruelle ? Quel dieu pouvait être assez féroce pour infliger de telles souffrances aux hommes ?

Lounïa trouva rapidement refuge au creux des bras de sa tante qui la berça en sanglotant.

Naïma resta à l'écart, hébétée au milieu de tant de douleur, le petit corps chaud du nourrisson contre sa poitrine.

Des voix tendues d'hommes la ramenèrent à la réalité. Une sourde dispute avait éclaté autour de la hutte.

— Aucune femme ne voudra le prendre en charge ! grondait l'un. L'automne sera là d'un jour à l'autre. Chaque famille aura déjà du mal à nourrir ses propres enfants durant l'hiver !

— La saison chaude a été particulièrement sèche, renchérit un autre. Et la moitié de nos récoltes a été détruite par ces maudites sauterelles.

— Le gros gibier se fait de plus en plus rare !

— Il ne sert à rien de se voiler la face, reprit le premier d'un ton lugubre. Avec l'échec de la grande chasse d'été, la famine sévira cet hiver.

— Même si quelqu'un acceptait de s'en charger, ce ne serait qu'un sursis pour l'enfant. Au mieux vivra-t-il un ou deux mois de plus... Mais il périra durant les rigueurs de la saison blanche !

Naïma serra plus fort le petit être qui dormait contre elle. La conversation suivit son cours, mais elle ne l'entendait plus. À quoi bon discuter, il était clair qu'ils avaient déjà tous décidé du sort du nourrisson. Les hommes ne cherchaient qu'à se donner bonne conscience en palabrant de la sorte.

Zelma vint s'appuyer sur les frêles épaules de Naïma, l'incitant à avancer. Le père les dépassa sans un regard pour son plus jeune enfant, emportant dans son sillage la petite Lounia aux joues sillonnées de larmes.

De nombreuses femmes, le visage fermé et les yeux brillants de douleur, escortèrent Zelma et Naïma jusqu'à la sortie du village. Là, elles continuèrent seules, avançant lentement à travers la plaine.

Les hautes herbes ondulaient autour d'elles en ce jour déclinant. Bientôt, l'ombre l'emporterait et reprendrait possession des lieux jusqu'au lendemain.

Les deux femmes s'arrêtèrent au bord de la rivière, sous les branches d'un grand arbre aux feuilles rougissantes.

Zelma trempa son index dans une mixture préparée à la hâte, puis laissa le nourrisson sucer son doigt quelques minutes. Sa fin serait ainsi plus rapide, plus douce.

La vieille femme entonna un chant mélancolique dont les ondulations captèrent le cœur de Naïma. Ses yeux s'emplirent de larmes qui ruisselèrent en un torrent intarissable jusqu'au corps détendu du nouveau-né assoupi.

Elle aussi avait été déposée en ce lieu plusieurs années auparavant, par deux fois. La jeune fille ne gardait aucun souvenir précis de ce temps lointain, néanmoins la mélodie résonnait douloureusement en elle, telle une berceuse oubliée.

Zelma lui enleva délicatement le bébé des bras et le déposa sur un tapis de feuilles. Ses petites mains fripées s'agitèrent, mais il ne se réveilla pas. La préparation soporifique faisait déjà effet.

Naïma et la vieille guérisseuse se détournèrent, le cœur lourd et la gorge serrée. Même si les arguments des hommes étaient raisonnables et fondés, la jeune fille sentait, au plus profond d'elle-même, qu'abandonner cet enfant était un geste lâche et immoral. Elle eut honte d'elle et ses pleurs redoublèrent tandis que les remords lui dévoraient déjà le cœur.

En ce jour, enfin, elle comprenait la souffrance que sa mère adoptive avait dû ressentir en la ramenant en ce lieu où elle l'avait découverte quatre années plus tôt. En ce jour, enfin, elle comprenait cette tristesse, cette honte, ce chagrin qu'elle lisait depuis toujours dans le regard torturé de Najda.

Dix-sept ans auparavant, Najda avait mis au monde un petit garçon. Ronde et charnue, sa poitrine aurait pu nourrir tous les nouveau-nés de l'année. Le village prospérait et le gibier abondait. Aussi, lorsqu'elle avait découvert au milieu de la plaine un nourrisson emmaillotté, livré aux animaux sauvages et aux rigueurs de la nature, elle n'avait pas hésité à l'accueillir au sein de son foyer. Elle l'avait allaitée, choyée et élevée comme sa propre fille, comme la sœur de son fils. Zary et Naïma avaient grandi ensemble, frère et sœur de lait, mais aussi de cœur. Ils

avaient fait leurs premiers pas côte à côte. Ils avaient balbutié leurs premiers mots d'une seule et même voix.

Pendant, au fil des ans, la vie était devenue plus rude. Deux années consécutives, les récoltes avaient été endommagées par les intempéries. Le gibier se raréfiait inexplicablement, les hivers se faisaient plus froids et les étés plus secs. Les épidémies avaient fait des ravages, laissant nombre de huttes sans chef de famille, réduites à vivre des dons de ceux qui avaient été épargnés.

L'hiver de leurs quatre ans, par une chaîne d'évènements malheureux, la famine avait peu à peu resserré son étouffement autour du village. Les plus âgés et les plus faibles avaient rapidement péri. Tous souffraient de la faim, réduits à manger des racines et des cadavres d'animaux gelés. Chacun savait que la mort planait autour d'eux, se rapprochant inexorablement de jour en jour.

Zary était tombé malade. Son corps affaibli ne pouvait pas combattre sans ressources. Aussi, le mari de Najda avait-il décidé de sacrifier Naïma. Elle n'était pour lui qu'une bouche de plus à nourrir, un poids pour la famille, une menace pour son fils.

Naïma gardait quelques souvenirs de cette nuit blanche et glaçante. Najda avait supplié son mari, agenouillée, des larmes ruisselant sur son visage creusé. Une terrible dispute avait éclaté entre les deux adultes. La fureur et la panique avaient peu à peu cédé la place à la résignation, la honte et la souffrance. Ne lui restait ensuite en mémoire que cette longue marche effrayante dans la nuit et le froid.

Si la vieille Zelma ne l'avait pas alors recueillie, elle serait morte en quelques heures à peine, incapable de retrouver seule le chemin du village.

Jusqu'à maintenant, Naïma n'avait jamais réalisé qu'elle éprouvait de la rancœur envers Najda et son époux. Ce n'était

qu'aujourd'hui, comprenant leur geste et le pardonnant, qu'elle prenait conscience d'avoir vécu jusqu'alors dans le ressentiment.

Elle se tourna vers la vieille femme qui marchait silencieusement auprès d'elle. Zelma avait toujours su lire en son cœur et à travers son âme. Les mots étaient très vite devenus superflus et une compréhension muette mais intense s'était établie entre elles. Cette amertume que Naïma s'était cachée à elle-même, la refoulant dans les plus obscures profondeurs de son être, Zelma l'avait devinée. Si elle lui avait fait subir l'épreuve de cet accouchement douloureux et de l'abandon, c'était dans le but précis de la délivrer de ce poids, de lever le voile qui l'aveuglait et de l'amener au pardon. Naïma en était convaincue.

Un irrépressible désir d'enlacer son frère de lait et Najda saisit le cœur de la jeune fille. Elle déposa un baiser sur le front ridé de son aïeule et s'élança plus légère que jamais vers la hutte où elle avait passé les premières années de sa vie.

Naïma fut accueillie sous la tente de peaux par les cris de joie des deux petites sœurs de Zary et par le sourire chaleureux de Najda. C'était une femme douce et gracieuse qui avait autrefois charmé le cœur de plus d'un homme. Aujourd'hui encore, ses traits fatigués laissaient transparaître les vestiges glorieux d'une grande beauté.

Elle tendit une tasse d'infusion à la jeune fille et elles s'installèrent confortablement au milieu des tapis et des coussins. Zary était parti pêcher avec son père ; ils ne rentreraient pas avant le soir. Naïma en fut déçue, mais elle savait qu'il viendrait la retrouver dès son retour. De plus, les caresses et les mots tendres de Najda, qui s'affairait alors à la recoiffer, la consolait pleinement.

— Que se passe-t-il, mama ? demanda-t-elle finalement d'une voix plus tendue qu'elle ne l'aurait voulu. Qu'est-il arrivé aux hommes partis chasser ?

Najda eut un moment d'hésitation et un éclair d'effroi traversa son regard.

— Rien de grave, ma chérie, répondit-elle pourtant calmement. Rien de bien intéressant en tout cas.

— Mais ces cris... ces pleurs... Tout le monde semble si inquiet...

— Ce ne sont pas là des préoccupations d'enfant, Naïma. Rassure-toi, je te le répète... Rien ne peut t'arriver ici.

Najda prenait un ton assuré et détaché que la jeune fille savait feint. C'était toujours ainsi au village : moins les enfants en savaient, mieux c'était. La plupart des jeunes s'en contentaient et grandissaient dans la joie et l'insouciance sans se poser de questions, jouant et se chamaillant. Cependant, cela n'avait jamais satisfait l'esprit curieux et vif de Naïma. Elle avait grandi en refoulant ses interrogations, jugées dérangeantes et déplacées, glanant çà et là autant d'informations qu'elle le pouvait.

Najda se mit à chanter d'une voix douce. Naïma comprit alors qu'elle n'obtiendrait d'elle aucun éclaircissement et elle se contenta du plaisir que lui procurait l'attention de cette femme qu'elle avait un jour considérée comme une mère.

Chapitre 2

Un sifflement familier tira Naïma d'un sommeil agité, troublé par des songes effrayants. Elle s'était endormie sans nouvelles de Zary et de muettes inquiétudes l'avaient envahie, alimentées par l'atmosphère pesante qui régnait dans le village depuis le matin. Aussi, ce chant mélodieux la rassura et lui emplit le cœur de joie. C'était leur signal.

Naïma se leva silencieusement, revêtit sa tunique et rejoignit son ami qui l'attendait, dissimulé entre les huttes. Telles des ombres furtives, ils se glissèrent en dehors du camp endormi.

Ce ne fut qu'une fois sur les bords de la grande rivière, abrités sous les branches pendantes d'un saule pleureur, que les deux jeunes gens osèrent s'exprimer librement.

— Je suis désolé de ne pas être venu plus tôt, s'excusa aussitôt Zary. Mon père a entendu mama m'informer de ta visite et il m'a interdit de te rejoindre. Tu serais d'une mauvaise influence sur moi... Tes préoccupations malsaines, ta mélancolie et tes doutes constants risquent de contaminer mon moral... Comme si je pouvais me laisser influencer par une fillette !

À ces mots, Naïma bondit sur lui et ils basculèrent tous deux dans les eaux sombres de Tiüana Tiche. Leurs éclats de rire animèrent quelques minutes cette nuit paisible, jusqu'à ce que, grelottants, ils trouvent refuge sous une couverture que Zary avait eu la présence d'esprit d'amener avec lui. Ils s'allongèrent l'un contre l'autre, les yeux tournés vers les cieux étoilés.

— Alors, qu'as-tu appris ? demanda Naïma sans tâcher de dissimuler sa curiosité.

— Seize hommes ont trouvé la mort, lui répondit son ami d'un ton lugubre. Seuls quatre chasseurs sont rentrés sains et saufs. C'est arrivé la nuit dernière, juste avant qu'ils ne quittent les Plaines Maudites. Ils n'avaient plus que la rivière à franchir pour rejoindre nos terres. Les hommes se sont soudain mis à tomber, s'écroulant sans raison explicable. Frappés par un ennemi invisible... Les cinq premiers ont réussi à atteindre notre rive. Mais l'un d'eux a voulu aller récupérer le corps de son frère. Il est mort lui aussi... Ils n'ont ramené que trois cadavres, rejetés par le fleuve. Aucun d'eux ne porte la moindre blessure... Cependant ils sont tout flétris, comme momifiés. Il semblerait que le Mal n'ait encore jamais frappé dans des régions si proches...

— Le Mal ? Qu'est-ce qu'ils appellent ainsi ?

— Ça, je n'en ai pas la moindre idée. Je ne fais que te répéter aussi fidèlement que possible ce que j'ai réussi à entendre.

Ces évènements n'effrayaient pas vraiment Naïma. Ils suscitaient surtout chez elle de la curiosité. On leur cachait tellement de choses...

Après un long silence, Zary reprit la parole :

— Les adultes s'inquiètent notamment pour l'hiver à venir. Ils redoutent une nouvelle famine. Comme celle de notre enfance. Les récoltes ont été particulièrement mauvaises cette année. Tout le monde comptait donc sur cette chasse. Et ils hésitent maintenant à en organiser une nouvelle... De plus, ces hommes morts laissent derrière eux une dizaine de huttes sans chef de famille... Mes parents ont parlé de beaucoup d'autres choses alors qu'ils me croyaient endormi, mais je n'y ai rien compris. Je sais juste que d'autres villages ont subi des pertes similaires. Il ne faut donc pas compter sur leur aide...

Les deux amis restèrent un long moment silencieux à contempler les étoiles, bercés par le murmure apaisant du vent

dans les roseaux. Un épais nuage noir assombrit la lune et, pendant un court instant, les ténèbres envahirent la plaine endormie.

Naïma se redressa. Les derniers évènements avaient éveillé en elle des sentiments et des souvenirs depuis longtemps refoulés. Toute la journée, une nuée de pensées contradictoires avaient bourdonné dans son cœur et son esprit à la recherche d'une vérité enfouie. À présent, même si elle n'y voyait pas beaucoup plus clair, sa décision était prise.

— Je dois partir, déclara-t-elle d'un ton décidé.

— Déjà ? Mais nous aurions pu passer la nuit ici ! Mon père me sermonnera rapidement et je l'écouterai d'une oreille distraite. Quant à toi, la vieille Zelma ne s'apercevra même pas de ton absence !

— Non, tu m'as mal comprise... Je dois quitter le village... Avant l'aube...

— Pourquoi ? C'est insensé !

— Je suis un poids pour tous. On a toujours très bien su me le faire comprendre... Si la famine sévit à nouveau, et ce sera certainement le cas, les offrandes dont nous vivons, Zelma et moi, se tariront et ne suffiront plus à nous nourrir toutes les deux. Or, nous avons un peu plus de mal à traverser chaque hiver. Si je reste, nous ne survivrons pas toutes les deux... Zelma se sacrifiera pour moi, je le sais. Je dois partir. Le village a pris soin de moi, car j'étais un nourrisson seul et affamé. Je peux m'en sortir seule à présent. Et j'ai toujours rêvé de voir la ville ! C'est le moment de partir, je le sens, je le sais.

— Dans ce cas, je partirai avec toi ! s'exclama Zary en se redressant soudainement.

— Certainement pas ! Tu as une famille qui compte sur toi ! Tu es bon pêcheur et il n'y a pas meilleur pisteur que toi. Ton père aura besoin de ton aide durant l'hiver.

— Et nous partagerons avec vous ! Jamais mama ne te laisserait mourir de faim !

Naïma lui adressa un regard éloquent et le jeune homme baissa honteusement les yeux.

— Mais pourquoi partir maintenant ? lui demanda-t-il finalement en rompant un trop long silence. Les premières oies viennent à peine de quitter la plaine. L'automne approche. La grande réunion d'été devrait avoir lieu dans les jours à venir ! Tous les villages alentour sont conviés ! De nombreuses unions vont être consacrées !

— Je préfère ne pas me faire surprendre par l'hiver au milieu de la plaine. Et tu sais bien que je n'ai jamais vraiment apprécié ces grands rassemblements... S'il a lieu cette année, ce dont je doute fort, je compte sur toi pour sortir vainqueur de toutes les épreuves et remporter ce magnifique cheval qu'Aïwan réserve au plus habile. Je n'ai jamais vu pareil animal ! On dit que c'est le plus rapide qui ne soit jamais né sur nos terres ! Je reviendrai avec le printemps. Et j'espère bien pouvoir monter cet étalon d'èbène...

Les deux amis, enlacés, finirent par s'assoupir, les joues mouillées de larmes.

Quelques heures plus tard, le cri strident d'une chouette en chasse réveilla Naïma. Elle se sentait anxieuse et agitée. Un horrible sentiment de manque étreignait déjà son cœur quand elle pensait à tous ceux qu'elle allait laisser derrière elle.

Elle aurait voulu enlacer Zary, le serrer contre elle et lui crier tout son amour. Mais elle se contenta de déposer sur son front un baiser humide de pleurs avant de se détourner d'un pas léger et silencieux.

Naïma savait qu'elle ne reverrait sans doute jamais le tendre sourire de Najda ni les vieilles mains ridées de Zelma. Elle

s'imaginait déjà morte de faim, de froid, blessée, seule, au milieu de la plaine. Mais, au moins, personne ne perdrait la vie par sa faute. Zelma réussirait tant bien que mal à passer l'hiver et Najda ne serait pas obligée de faire des choix tragiques qui lui auraient à nouveau déchiré le cœur. Naïma ne voulait pas que cette douce femme, qui avait été si bonne pour elle, doive sacrifier sa vie ou voir mourir une de ses petites filles pour ne pas l'abandonner une nouvelle fois.

Oui, elle devait partir ! pour éviter bien des peines et des souffrances, peut-être même la mort, à ces femmes qu'elle aimait tant et qui l'avaient toujours protégée.

De plus, si elle parvenait à atteindre la ville, elle serait sauvée et une nouvelle vie s'offrirait à elle. Elle trouverait du travail et pourrait revenir au village les bras chargés de présents.

Depuis toute petite, elle rêvait de cette cité merveilleuse dont les adultes refusaient de lui parler. Ils laissaient parfois échapper une remarque à ce sujet lorsqu'ils se croyaient seuls, mais se tassaient dès qu'ils s'apercevaient qu'elle les écoutait. Ils échangeaient alors aussitôt des regards tendus. Ces mystères avaient toujours rendu la ville extrêmement attrayante pour Naïma, enflammant son imagination fertile.

Elle jeta un dernier regard à son ami endormi et courut vers le village, des larmes amères scintillant à la lisière de ses paupières.

Naïma sécha ses pleurs et inspira profondément l'air pur de la nuit avant de pénétrer pour la dernière fois sous la hutte de Zelma. Ses mains tremblaient lorsqu'elles soulevèrent le vieux drap tressé. Ses yeux s'embuèrent à nouveau de larmes. Sa gorge serrée semblait ne plus vouloir laisser passer d'air. Naïma rejoignit sa couche en titubant, la vision troublée par l'émotion.

Elle trébucha sur un petit paquetage qui avait été déposé là, à son intention, semblait-il. Il contenait de la viande fumée pour plusieurs jours, des baies séchées et un couteau. Naïma découvrit également une sacoche qui renfermait des échantillons d'herbes rares, soigneusement rangés et conservés.

Elle devina aussitôt à qui elle devait cette attention et se tourna vers la couche de la vieille Zelma. Celle-ci était assise sur sa fourrure, son regard laiteux fixé sur Naïma.

« Toujours, je veillerai sur toi, murmura la guérisseuse. Et par-delà la Grande Mer, nous nous retrouverons... N'oublie jamais qui sont tes amis et écoute tes songes... Un grand pouvoir est en toi, Naïma... Suis la voix de ton cœur... Il te guidera et t'éclairera... »

Zelma déplia lentement ses doigts ridés. De ses lèvres entrouvertes s'échappa un léger souffle et une poussière scintillante s'éleva de sa paume rugueuse. Naïma serra la vieille femme dans ses bras et elles restèrent un long moment ainsi enlacées.

Quand Naïma se leva pour partir, ses jambes ne tremblaient plus et son esprit s'était apaisé. Son cœur était calme et confiant. Elle n'hésitait plus.

Alors qu'elle allait franchir le seuil de la hutte, la voix rauque de Zelma retentit à nouveau derrière elle :

« Chaque herbe a ses vertus et ses vices. Utilisées au bon moment, elles t'aideront dans ton apprentissage et dans ta lutte. Si seulement tu suis la voie que je vois s'ouvrir devant toi... Qu'elles te soient précieuses. »

Même si elle n'y entendait rien, ces paroles suffirent à emplir Naïma de courage et de force. Elle s'engagea dans la plaine, sans un regard en arrière pour ce village qui l'avait vue grandir. Elle avait décidé de longer la rivière vers le sud, vers la ville.